

Document Citation

Title	Emile De Antonio "Vietnam, année du cochon" le documentaire au service de la vérité
Author(s)	Gérard Langlois
Source	<i>Lettres Françaises, Les</i>
Date	
Type	interview
Language	French
Pagination	
No. of Pages	2
Subjects	De Antonio, Emile (1920-1989)
Film Subjects	In the Year of the Pig, De Antonio, Emile, 1968

Emile De Antonio

« Vietnam, année du cochon » le documentaire au service de la vérité

QUATRIÈME long métrage de Emile de Antonio, « Vietnam, année du cochon » renouvelle, tout en le confirmant, l'espoir que nous avions eu à la vision de « L'Amérique fait appel » (sur l'assassinat du président Kennedy), à savoir la renaissance dans sa forme la plus noble, c'est-à-dire dialectique, du cinéma « documentaire ».

Si « L'Amérique fait appel » n'a pas eu en France, ni même en Amérique (du moins lors de sa première sortie), l'audience méritée, en revanche, les augures sont très favorables à ce film.

La presse américaine a été unanime dans son enthousiasme nouveau et le public se presse nombreux dans les salles où ce film est projeté. A noter que la première a eu lieu en février dernier dans une des villes les plus traditionalistes, Boston, et que, là aussi, l'accueil du public a été très chaleureux.

— Pouvez-vous nous donner les raisons du choix de votre mode d'expression à base de « documents » ?

— Il me semble que le cinéma de « documents » est par excellence la meilleure forme de protestation. Par exemple, je n'aurais jamais pu montrer, dans un film de fiction, le colonel Patton disant, à l'enterrement de ses « GI », en guise de prière, « c'était une bonne bande de tueurs ». Car cela aurait été incroyable et aucun acteur n'aurait pu le jouer avec véracité. Je crois que le « document » est la meilleure forme théâtrale possible. Il est vrai que vous avez un plus grand contrôle dans un film de fiction, vous filmez ce que vous voulez, vous dites ce que vous voulez dire, avec exactitude. Vous avez plus de chance qu'avec le documentaire, car vous ne pouvez contrôler la vie comme vous pouvez contrôler l'art. Mais avec le documentaire, et c'est cela sa grande force, vous êtes davantage témoin. Je crois que nous assistons actuellement, dans la gauche américaine,

voire la gauche mondiale, à une renaissance du film de « document », dans sa manière de juger le monde, d'en combattre les tares. Je parle évidemment du documentaire indépendant et surtout pas du documentaire filmé par la TV américaine et qui, lui, ne montre ni ne dit rien.

— Vu le nombre important de documents chaque jour à la TV et qui constitue comme un poison, pensez-vous que votre film peut avoir l'effet d'un antidote ?

— Je dirai pour commencer que la TV ne présente pas de « documents » car, si techniquement, ils sont parfaits (ils coûtent même très chers), les films de la TV américaine sont sans contenu, ils ne couvrent aucun sujet et ne posent jamais de questions. Chaque jour la TV projette des fragments de films (bombes, soldats, réfugiés), mais nous en voyons si souvent qu'à force de brutaliser le spectateur elle l'insensibilise. De plus, toute notion d'histoire a disparu. Chaque jour, ce ne sont que petits fragments disparates mais jamais d'études du pourquoi de la guerre anticommuniste, des prémisses de la guerre du Vietnam, comme par exemple la présence américaine à Diem Bien Phu en 1954. Pour la TV la guerre froide n'existe pas. C'est pourquoi j'ai essayé de montrer dans le film la place occupée par la Chine dans la guerre du Vietnam.

Mais je ne crois pas que mon film soit un antidote, car un antidote vous fait du bien, mon film est à l'opposé, il provoque. Techniquement aussi il est différent. Il n'y a pas de narration, car je crois que la narration est un acte fasciste. Habituellement, le narrateur est un monsieur qui parle des sommets vers le peuple et lui explique de manière orientée ce qu'on lui montre. J'ai éliminé le narrateur et mêlé tous les éléments afin de donner une structure

« Suite en page 18 »

plus théâtrale afin que l'audience reçoive le maximum de choses sans explication. La seule explication venant de l'esprit même de chaque spectateur. Je pense avoir été le premier à faire cela, il y a sept ans, avec « Point of Order » (sur le procès McCarthy). C'est une technique plus juste, plus moderne. Souvent le narrateur a une voix vide, car dans la majorité des cas ce n'est pas un spécialiste, juste une voix abstraite à qui l'on donne du « matériel » à lire.

— Avez-vous bénéficié de quelque aide ?

— Il est curieux que les démocrates m'aient aidé dans mon travail. En 1964-1965, je ne pouvais pas faire le film car je n'avais pas d'argent. Les démocrates sont des gens riches, particulièrement dans le monde du spectacle. C'est eux qui ont investi dans mon film. Mais il est bien évident qu'ils ne l'auraient pas fait en 1965. Maintenant, ils sont en colère, non contre les raisons de la guerre au Vietnam, mais contre la manière dont celle-ci s'est développée.

Pour moi, il n'y a aucune différence entre démocrate et républicain. Durant sa campagne Goldwater avait parlé d'intensifier la guerre contre le Vietnam et Johnson était contre. Une fois président, c'est Johnson qui l'a intensifiée.

Comme en France, il y a beaucoup de petits partis en Amérique, mais la gauche est aussi divisée. Je ne pense pas qu'il y ait un espoir de changement actuellement. Les jeunes ne croient pas dans les partis politiques, les Noirs ne coopèrent avec personne. Historiquement je comprends leur position, mais je regrette que les radicaux noirs et blancs, qui poursuivent le même combat, soient si éloignés les uns des autres. Le problème en Amérique, c'est que 70 % de la population est riche et ne veut rien changer. Elle a sa TV couleur, sa voiture et sa maison de 20.000 dollars. Il est difficile de faire comprendre à un marxiste européen que la classe de travailleurs américains est terriblement réactionnaire. Par exemple, le syndicat des monteurs de films ne veut absolument pas entendre parler de monteurs noirs.

Ce film, je l'ai fait avec ma propre colère, dans l'espoir de changer la mentalité américaine, mais je suis assez pessimiste quant aux résultats.

— Avez-vous un plan pour votre travail d'assemblage de ces éléments ?

— J'avais une position, une attitude, mais pas de plan préétabli. La structure du film s'est développée au fur et à mesure. J'avais fait un grand nombre d'entretiens à Paris, à New York, à Washington. J'ai rencontré des spécialistes éminents, tel Olivier Todd qui est allé en Chine en 1945 et qui suit le problème vietnamien depuis ses origines. Evidemment, les gens savaient que j'étais marxiste et que je faisais un film contre la guerre. Certains hauts placés ont accepté de me répondre,

d'autres ont refusé. Une secrétaire a ensuite transcrit tout ce matériel et pendant de nombreuses journées je l'ai étudié. Puis, j'ai recherché l'image qui me semblait correspondre le mieux à ce qu'on disait. Mais je n'avais (au contraire de « L'Amérique fait appel ») aucun souci de didactisme, car je pense que le public est assez intelligent, même s'il n'est pas tout à fait informé, pour comprendre le film, du moins en fonction de divers niveaux que l'on y trouve.

Un jour j'ai même interviewé un colonel de marines qui venait d'écrire un livre contre la guerre. Une fois le magnétophone arrêté ce dernier m'avoua avoir fait partie de la C.I.A. Il était représentant des Américains à Diem Bien Phu. 15 officiers américains s'y trouvaient aussi.

— Avez-vous des projets ?

— Je termine actuellement un livre sur le Vietnam, ainsi que le scénario d'un film de fiction, à base de politique évidemment, qui sera tourné dans le désert du Nouveau Mexique, avec des jeunes acteurs inconnus. Je le ferai dans des conditions indépendantes des grosses compagnies.

**Propos recueillis par
Gérard Langlois**